

HISTOIRE DU SOLDAT

Texte original de Charles Ferdinand Ramuz
Musique d'Igor Stravinsky

LIVRET

PREMIERE PARTIE

Musique. Airs de marche.

LE LECTEUR, *pendant la musique.*

Entre Denges et Denezzy,
Un soldat qui rentre chez lui...
Quinze jours de congé qu'il a,
Marche depuis longtemps déjà.
A marché, a beaucoup marché.
S'impatient de s'arriver,
Parce qu'il a beaucoup marché.

*Le rideau se lève. La musique continue.
Le décor représente les bords d'un ruisseau.
Le soldat entre en scène. Fin de la musique.*

LE LECTEUR

Voilà un joli endroit...
Si on se reposait un moment ?

Le soldat s'arrête au bord du ruisseau.

Mais le fichu métier qu'on a !
Toujours en route, jamais le sou...

Le soldat s'assied. Il ouvre son sac.

C'est ça ! Mes affaires sens dessus dessous !
Mon Saint-Joseph qui est perdu !
(C'est une médaille en argent doré
Avec saint Joseph, son patron, dessus)
Non, tant mieux !...
Va toujours fouillant,
sort des papiers avec des choses dedans,
des cartouches, sort un miroir,
(tout juste si on peut s'y voir)
mais le portrait, où est-ce qu'il est ?
(un portrait de sa bonne amie
qui lui a donné son portrait)
Il l'a retrouvé, il va plus profond,
il sort de son sac un petit violon.

LE SOLDAT, *accordant le violon.*

On voit que c'est du bon marché :
il faut tout le temps l'accorder...

Le soldat se met à jouer. Musique.
Petits airs au bord du ruisseau.
Entre le diable.
C'est un petit vieux
qui tient à la main un filet à papillons.
Tout à coup, il tombe en arrêt.
La musique continue.
Le diable s'approche du soldat par derrière.

LE DIABLE

Donnez-moi votre violon.

LE SOLDAT

Non !

LE DIABLE

Vendez-le-moi.

LE SOLDAT

Non !

LE DIABLE,

*posant son filet à papillons,
et prenant dans la main droite
le livre qu'il a sous le bras gauche.*
Changez-le-moi contre ce livre.

LE SOLDAT

Je sais pas lire.

LE DIABLE

Vous ne savez pas lire ? Ca ne fait rien.
C'est un livre...
On n'a pas besoin de savoir lire pour le lire.
C'est un livre, je vais vous dire,
qui se lit tout seul, il se lit pour vous.
On n'a qu'à l'ouvrir, on sait tout.
C'est un livre... c'est un coffre-fort...
On n'a qu'à l'ouvrir, on tire dehors...
Des titres ! Des Billets ! De l'or !

LE SOLDAT

Faudrait me le montrer d'abord.

LE DIABLE

Je suis parfaitement d'accord.
Il tend le livre au soldat,
qui se met à lire, bougeant les lèvres
et suivant les lignes avec le doigt.

LE LECTEUR

A terme, à vue, cours des changes...
Pas moyen d'y rien comprendre.

LE SOLDAT

Je lis, c'est vrai, mais je ne comprends pas.

LE DIABLE

Essayez toujours, ça viendra.

LE SOLDAT

Et puis aussi, monsieur,
si ce livre vaut tant d'argent,
mon violon, à moi, il m'a coûté dix francs.

LE DIABLE

Ce que c'est quand même que l'honnêteté !
Elle va vous récompenser
en vous faisant faire une bonne affaire.
L'occasion n'est pas ordinaire.
Dites que oui, profitez-en !

LE SOLDAT

Oh ! Bien, si vous y tenez tant !

*Il donne le violon au diable
et se met à lire dans le livre.*

LE LECTEUR

A terme, à vue, cours des changes,
bourse du samedi 31...
Quel jour est-ce qu'on est ?
On est un mercredi, le mercredi 28...
C'est un livre qui est en avance.
C'est un livre qui dit les choses
avant le temps, drôle ça !...

LE DIABLE, brusquement,
après avoir inutilement essayé de jouer.
Dis donc, tu vas venir chez moi.

LE SOLDAT

Pour quoi faire ?

LE DIABLE, montrant le violon.
Tu ne vois pas ? Je n'ai pas encore le coup.
Tu me donnes vite deux ou trois leçons,
et je te ramène à la maison.

LE SOLDAT

Où est-ce que c'est ça, chez vous ?

LE DIABLE

Tout près d'ici, de tes côtés.

LE SOLDAT

C'est que je n'ai que quinze jours,
rien que quinze jours de congé.

LE DIABLE

Ce sera pour toi à peine un détour.
Et puis j'ai ma voiture :
tu seras rendu plus vite qu'à pied.

LE SOLDAT

Et ma fiancée qui m'attend.

LE DIABLE

Puisque tu arriveras à temps...

LE SOLDAT

On sera logé ?

LE DIABLE

Logé, nourri, soigné, rafraîchi, dorloté,
ma voiture pour te ramener,
deux ou trois jours, un tout petit détour,
après quoi riche pour toujours...

LE SOLDAT

Qu'est-ce qu'on aura à manger ?

LE DIABLE

La cuisine est au beurre, et de première qualité.

LE SOLDAT

On aura de quoi boire ?

LE DIABLE

Rien que du vin bouché.

LE SOLDAT

Et on aura de quoi fumer ?

LE DIABLE

Des cigares à bagues en papier doré.

Le rideau se baisse.

LE LECTEUR

Eh bien ! C'est comme vous voudrez.
C'est comme vous voudrez, je vous dis;
et il a suivi le vieux chez lui,
qui se trouve avoir dit l'exacte vérité,
c'est-à-dire que Joseph a eu à boire et à manger,
et a été soigné comme il n'avait jamais été,
et montra au vieux à jouer,
et le livre lui fut montré.

Deux jours valant bien le détour...
Puis, vint ce matin du troisième jour.

Tout à coup, il vit le vieux qui entrait,
et le vieux lui dit «Es-tu prêt ?
Mais d'abord as-tu bien dormi ?»
Et Joseph qui répond que oui.
«Et est-ce qu'on a tenu ce qu'on t'avait promis ?»
Et Joseph qui répond que oui.
«Alors tu es content ?» «Oh ! Oui.»
«Eh bien, dit le vieux, allons-y !»
Ils montèrent dans la voiture, la voiture partit.
Mais tout à coup Joseph s'accroche des deux mains
au rebord en cuir des coussins;
«Attention ! Tiens-toi ! Tiens-toi bien ! C'est
que mes chevaux vont bon train»;
il voudrait se lever, il voudrait sauter, pas
moyen; la calèche est montée en l'air,
elle prend le ciel en travers;

«Es-tu content ? Es-tu toujours content ?» elle
glisse en l'air au-dessus des champs,
combien de temps ? Il n'y a plus de temps...

Musique. Airs de marche, comme au début.

Entre Denges et Denezzy,
un soldat qui rentre chez lui.
Quinze jours de congé qu'il a :
marche depuis longtemps déjà.
A marché, a beaucoup marché,
Se réjouit d'être arrivé,
parce qu'il a beaucoup marché.

Bravo ! Ca y est ! On est chez nous;
Bonjour, madame Chapuis !
Elle est dans son plantage
bonjour, comment ça va-t-il ?
elle n'entend pas, mais voilà Louis : Hé ! Louis !

il passe dans le pré sur son char à échelles,
c'est Louis, c'est un vieil ami;
hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
Lui non plus qui ne répond pas ?
Hé ! Louis, tu ne me reconnais pas, ou quoi ?
Joseph, Joseph le soldat,
Joseph, tu te rappelles bien !
(l'autre continue son chemin,
il continue aussi le sien);
et voilà la maison d'école,
avec sa cloche et ses engins
Joseph, Joseph, vous vous rappelez bien !

Voilà le four, l'auberge,
et partout des gens, à présent,
des hommes, des femmes, des enfants,
qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?
Est-ce qu'ils auraient peur de moi ?
Vous vous rappelez bien pourtant,
Joseph Dupraz ! Joseph !...
Une première porte se ferme,
une autre qui s'est fermée, et une, et une encore,
et elles crient, étant rouillées.
Toutes ces portes qu'on entend...
Et lui alors : «Heureusement !...»
C'est qu'il pense à sa mère :
mais, le voyant venir, elle se sauve en criant;
et il pense : «J'ai ma fiancée...»
Mariée ! Deux enfants !

Ah ! Brigand ! Bougre de brigand ! Je sais qui
tu es à présent.
Je comprends, j'y ai mis du temps.
Ça n'est pas trois jours, c'est trois ans !...
Ils m'ont pris pour un revenant :
je suis mort parmi les vivants.

Ah ! Brigand ! Bougre de brigand !
Je l'ai écouté bêtement; et c'est vrai que
j'avais bien faim et que j'étais bien fatigué,
ça n'explique pourtant pas pourquoi je l'ai
écouté, est-ce qu'on fait attention à ce que
les gens qu'on ne connaît pas vous disent ?
On leur répond : «Je ne vous connais pas»,
au lieu de quoi, je l'ai écouté...

Le rideau se lève.
*Le décor représente le clocher du village vu à une
certaine distance.*

On voit le diable, appuyé sur sa canne, il attend.

J'aurais dû me méfier de lui, au lieu de quoi
je l'ai écouté, bêtement je l'ai écouté et
je lui ai donné mon violon;
ah ! Malheureux que je suis !
Et à présent qu'est-ce que je vais faire ?
Et à présent qu'est-ce que je vais faire ?
Et à présent qu'est-ce que je vais faire ?...

*Musique. Le rideau se baisse.
Fin de la musique.
Le rideau se lève. Même décor.
Le diable est toujours là, dans la même position.*

LE SOLDAT, *dans la coulisse.*
Ah ! Brigand ! Bougre de brigand !

*Il apparaît, le sabre hors du fourreau,
et se jette sur le diable.*

LE DIABLE, *sans bouger.*
Qu'est-ce que tu vas faire, à présent ?

LE SOLDAT, *reculant*
Tout en le menaçant encore.
Ah ! Brigand, attends seulement !...

LE DIABLE
Tâche de parler poliment !
Et puis, tranquille !... Bon... Tu m'entends ?
Qu'est-ce que tu vas faire à présent ?

Le soldat a baissé la tête. Silence.

LE DIABLE
As-tu déjà tout oublié ? Et ce livre bien relié ?

LE SOLDAT
Il est parmi mes affaires.

LE DIABLE
Alors de quoi te plains-tu ?
Tu as plus que le nécessaire,
puisque tu as le superflu.
Et puis, tu es soldat, ou quoi ?
Fais voir à ces messieurs et dames (*Criant*) :
Garde à vous !... Bouge plus !... Bon !...

Montrant le sabre.

Cache-moi ça !

Le soldat remet le sabre au fourreau.

Ote ton sac, pose-le là !...

Il montre le fond de la scène.

Le soldat obéit.

Bon !... Tu reprends la position...

Garde à vous !... A présent, attention !

Tu vas ôter ton bonnet de police. Mets ça ! Tiens !

Il lui jette une casquette.

Elle te va joliment bien.

Ote ta vareuse, on te trouvera un veston.

Tu reprends la position.

Le soldat ôte sa vareuse.

Tu reprends la position...

Garde à vous !... C'est pas fini.

Le livre, où est-ce que tu l'as mis ?

Le soldat montre le sac.

Ah ! Oui, tu me l'as déjà dit. Va le chercher.

Le soldat va à son sac. Le diable l'observe.

Le soldat fouille dans le sac et en tire plusieurs objets.

Rien que le livre ! Bon, tu l'as ? A présent, tu reviens vers moi.

Le soldat vient, le livre à la main.

Mais ne le tiens pas comme ça.

Tu pourrais le perdre, mets-le sous ton bras.

Il met le livre sous le bras du soldat.

Un livre qui vaut des millions !

Là, sous ton bras. Ça va bien, mon garçon.

Il sort le violon de sa poche.

Ce que j'ai, et ce que tu as;
chacun son bien, comme tu vois.

*Il emmène le soldat.
La scène reste vide un instant.
Musique. La même qu'au commencement de la scène.
Le rideau se baisse. Fin de la musique.*

LE LECTEUR

Il se mit à lire dans le livre,
et le produit de la lecture fut l'argent,
fut beaucoup d'argent,
parce qu'il connaissait l'événement avant le temps.
Il se mit à lire tant qu'il put,
alors il eut tout l'argent qu'il voulut,
et avec cet argent, tout ce qu'il voulait;
ayant été marchand d'abord,
marchand d'objets;
puis...
puis il n'y eut même plus besoin d'objets,
parce qu'on est entré dans l'esprit,
et on est en dehors du temps,
et j'use des autres comme j'entends,
parce qu'ils sont dans le présent,
et moi, je sais déjà, quand eux croient seulement.

C'est un livre qui se lit tout seul...
C'est un coffre-fort.
On n'a qu'à l'ouvrir, on tire dehors...
Des titres. Des billets. De l'OR.

Et les grandes richesses, alors,
et tout ce que les grandes richesses
sont dans la vie :
femmes, tableaux, chevaux, châteaux,
tables servies...

Tout, j'ai tout, tout ce que je veux;
tout ce qu'ont les autres, et je le leur prends,
et, ce que j'ai, ils ne peuvent pas, eux !

Alors il va, des fois, le soir, se promener.
Ainsi, ce soir; c'est un beau soir de mai.
Un beau soir de mai, il fait bon;
il ne fait pas trop chaud
comme plus tard dans la saison.
On voit le merle faire pencher la branche,
puis la quittant,
la branche reprend sa place d'avant.

J'ai tout, les gens arrosent les jardins,
«Combien d'arrosoirs ?»
Fins de semaine, samedis soir,
il se sent un peu fatigué,
les petites filles jouent à «capitaine russe, partez».

J'ai tout, j'ai tout ce qu'ils n'ont pas,
alors comment est-ce qu'il se fait que ces autres choses
ne soient pas à moi ?

Quand tout l'air sent bon comme ça,
seulement l'odeur n'entre pas;
tout le monde, et pas moi,
qui est en train de s'amuser;
des amoureux partout, personne pour m'aimer;

les seules choses qui font besoin,
et tout mon argent ne me sert à rien,
parce qu'elles ne coûtent rien,
elles ne peuvent pas s'acheter;

c'est pas la nourriture qui compte, c'est l'appétit;
alors, je n'ai rien, ils ont tout;
je n'ai plus rien, ils m'ont tout pris.

Et, rentrant à présent chez lui :
c'est pas les cordes qui font le son,
parce que toutes les cordes y sont;
et ce n'est pas la qualité du bois,
j'ai les plus fins, les plus précieux :
mon violon valait dix francs,
mon violon valait bien mieux.

Satan ! Satan ! Tu m'as volé,
comment faire pour s'échapper ?
Comment faire ? Comment faire ?
Est-ce que c'est dans le livre, ça ?
Et il l'a ouvert encore une fois,
l'a ouvert, l'a repoussé;
Satan ! Satan ! Tu m'as volé !

mais peut-être que le livre sait quand même,
il sait tout, alors (dit-il au livre) réponds :
les autres sont heureux,
comment est-ce qu'ils font ?

Les amoureux sont sur le banc, comment faire ?
Comment faire pour être comme avant ?

Dis donc, parce que tu dois savoir,
comment faire pour *ne rien avoir* ?

On entend la sonnerie du téléphone.

Qu'est-ce qu'il y a ?...
Monsieur, c'est pour ces cinq cent mille francs;
est-ce qu'il faut les verser à votre compte
courant ?

LE SOLDAT

Faites comme vous voudrez !

On frappe à la porte.

C'est un télégramme
qui lui apporte des nouvelles de ses bateaux :
toutes les mers à moi ! Je suis enfermé.
On m'envie comme jamais homme n'a été envié,
on m'envie, je suis mort, je suis hors de la vie.
Je suis énormément riche,
je suis riche énormément.
Je suis mort parmi les vivants.

*Le rideau se lève; on voit le soldat assis
avec le livre à son bureau.
Le diable habillé en vieille femme
apparaît sur le côté de la scène.*

LE DIABLE

En voilà-t-il pas des façons
pour un pauvre petit violon !...

LE SOLDAT, *levant la tête.*
Va-t'en, je te dis, va-t'en !...
Il se remet à lire.

LE DIABLE

Je vois qu'on y revient pourtant ! On
commence par dire non,
puis on se fait une raison...

*Le soldat se redresse brusquement, prend le livre
et le jette à terre.*

LE DIABLE,
*passant la tête par la porte du fond. Voix de
fausset.*
Est-ce qu'il est permis d'entrer ?

LE SOLDAT

Qu'est-ce que vous voulez ?

LE DIABLE

On voudrait vous parler...

S'avançant à petits pas.

Mais permettez !...

Ramassant le livre qu'il tend au soldat.

Quelque chose, monsieur,
que vous avez laissé tomber.

LE SOLDAT, *prenant le livre.*

Est-ce tout ?

LE DIABLE

Monsieur, on va vous expliquer...
J'ai mon carton sur le palier,
des raretés, monsieur, des curiosités...

LE SOLDAT

Non, merci.

LE DIABLE

Oh ! Mon bon monsieur, par pitié...

LE SOLDAT, *sortant sa bourse.*

Alors faisons vite; tenez...

LE DIABLE

Monsieur, on a sa dignité !
Rien qu'on ne l'ait d'abord gagné.
On fait son métier, son petit métier.
Mon carton est sur le palier.
Si j'allais vous le chercher ?...

Il sort brusquement.

*Le diable rentre avec le sac du soldat,
qu'il pose à terre.*

Regardez, monsieur, regardez !...

De plus en plus vite.

Des bagues, des montres, des colliers ? Non ?

Signe du soldat.

Des dentelles ? Non ? Dites non sans vous gêner...
C'est vrai, vous n'êtes pas marié...
On fait son métier, son petit métier...
Et une médaille en argent doré ?...

Signe du soldat. Comme avec étonnement.

Non ? Toujours non ?...
Mais j'ai trouvé ! Un beau portrait tout encadré ?...

Le soldat se tourne vers lui.

Ah ! Voilà qui a l'air de vous intéresser.
Est-ce encore non ?... Est-ce encore non ?...

Il sort le violon du soldat.

Et si on vous offrait un petit violon ?

*Le soldat se lève. Le diable parle
par-dessus son épaule tout en se retirant.*

LE SOLDAT

Combien ?

*Le soldat se met à le suivre.
Combien ? Je vous dis.
Le soldat se précipite sur lui.
Le diable cache le violon derrière son dos.*

LE DIABLE

On s'arrange toujours entre amis.

Tendant le violon.

Je vous permets de l'essayer,
nous conviendrons du prix après.

*Le soldat s'empare du violon.
Il essaie de jouer, le violon reste muet.
Le soldat se retourne. Le diable a disparu.
Le soldat jette de toutes ses forces
le violon dans la coulisse.
Il revient à son bureau. La musique joue toujours.
Il prend le livre, il le déchire en mille morceaux.
Le rideau se baisse. Fin de la musique.*

DEUXIEME PARTIE

Musique. Airs de marche comme au début de la première partie.

LE LECTEUR, *pendant la musique.*
Entre Denges et Denezzy,
et il s'en va droit devant lui.
Où est-ce qu'il va comme ça ?...
Il va depuis longtemps déjà.
Le ruisseau, ensuite le pont,
où est-ce qu'il va ? Le sait-on ?

Fin de la musique.

Il ne le sait pas lui-même,
il ne le sait pas, lui non plus,
et seulement qu'il a fallu,
parce qu'on n'y tenait plus.
Plus rien de toutes les richesses qu'on a eues,
on s'en est débarrassé,
on n'a rien dit à personne,
on s'est sauvé après le livre déchiré;
et on est comme dans le temps,
avec le sac en moins, et les choses dedans.

Reprise de la musique. Airs de marche.

Sur la route de Denezzy,
à cause que c'est le pays,
et puis que non ! Ce n'est plus lui.
Et le dos tourné au pays.
Et de nouveau il a été,
a marché, a beaucoup marché...

Fin de la musique.

Un autre pays à présent,
avec un village dedans,
et il pense : «Entrons», et il entre;
et vient une auberge, il y est entré;
trois décis qu'il a commandés;
on boira son verre, et après ?
Et il s'est mis à regarder,
regarde à travers les petits carreaux,
par l'intervalle des rideaux,
les rideaux de mousseline blancs
tenus relevés par des embrasses rouges,

les rideaux blancs, les jolis rideaux blancs,
regarde les feuilles qui bougent...
Et puis quoi ? Tout à coup,
ce tas de monde autour du four...
Ce tas de monde autour du four,
c'est qu'on a battu le tambour,
et on a battu le tambour
à cause de la fille du roi
(le roi de ce royaume-là),
qui est malade, ne dort pas,
ne mange pas, ne parle pas,
et le roi, il fait dire au son du tambour, comme ça :
qu'il donnera la fille au roi
à celui qui la guérira...
Juste à ce moment entre un homme
qui dit à Joseph : «Salut, toi !
(quand même on ne se connaît pas,
mais c'est que moi aussi j'ai été soldat).
Et c'est pourquoi je t'appelle collègue,
et, quand je t'ai vu entrer,
je me suis dit : allons lui parler.
Il n'a pas l'air tant content,
je me suis dit, alors essayons.
C'est peut-être pour lui une bonne occasion.
Qu'en penses-tu ? La fille du roi,
ça vaut la peine d'essayer,
rien n'empêche qu'elle soit à toi.
Parce que, moi, vois-tu, moi,
je suis déjà marié,
mais toi, tu as ta liberté,
et tu viens, ça ne coûte rien;
tu viens, tu dis : «Je suis soldat-médecin.»
Médecin, c'est tout ce qu'on veut;
même si tu ne réussis pas, ça vaut le coup...»

Coup de poing du lecteur sur la table.

Pourquoi pas ?

Nouveau coup de poing.

Pourquoi pas, après tout ?
Au revoir, collègue,
et merci du renseignement !
Il se lève dans le même instant.
Il se lève, il sort, il s'en va.
A l'entrée des jardins du roi,
les gardes lui demandent où il va :
Où je vais ? Je vais chez le roi !

*Éclate la marche royale.
Le diable paraît devant le rideau.
Il est en tenue de soirée. Habit, cravate blanche.
Il tient sur son cœur, d'un air avantageux,
le violon du soldat.
Il sort en saluant. Fin de la marche royale.*

On a fait marcher la musique,
le roi m'a reçu, ça va bien;
il m'a dit : «Vous êtes médecin ?»
J'ai dit : «Oui, soldat-médecin...»
«C'est qu'il en est déjà venu beaucoup pour rien...»
«Oh ! Moi, j'ai dit, j'ai un moyen...»
Alors, a dit le roi, vous verrez ma fille demain...»
*Le lecteur a un jeu de cartes;
il le retourne entre ses doigts.
Ça va bien ! Je dis : ça va bien !
Le collègue avait raison.
Et, en effet, pourquoi pas moi ?
Une fille qu'on aurait à soi,
depuis le temps qu'on n'en a pas !...*

*Le rideau se lève.
On voit une salle du palais. Le soldat est assis
avec un jeu de cartes à une petite table toute
pareille à celle du lecteur. Une chopine et un
verre, comme le lecteur. Il faut qu'il y ait une
parfaite symétrie entre le jeu du soldat et celui
du lecteur.*

LE SOLDAT

Qu'en dites-vous, les cartes, qu'en dites-vous ?
Sept de cœur, dix de cœur,
rien que du cœur, rien que de l'atout...

Il boit.

Et je dis bien : pourquoi pas moi ?
Une fille qu'on aurait à soi, et rien qu'à soi,
depuis le temps qu'on n'en a pas...

*Le diable se dresse à côté du soldat
avec le violon qu'il tient sur son cœur.*

LE DIABLE

Seulement, mon ami, voilà :
on est arrivé avant toi.

Silence. Le soldat a baissé la tête et ne bouge plus.

LE DIABLE, tournant autour de la table.
Et c'est nous qu'on va la guérir... avec ça...

Montrant le violon.

Une chose qu'on a et que, toi, tu n'as pas,
que tu avais, que tu n'as plus...
Mon pauvre ami, tu es perdu.

Nouveau silence.
Le soldat ne bouge toujours pas.

Sept de cœur, dix de cœur, reine de cœur,
on se disait : c'est le bonheur !
On y croyait quand même, ou bien ?...

Montrant de nouveau le violon.

Mais c'est qu'il y a le moyen,
et c'est moi qui l'ai, le moyen.

LE DIABLE, parallèlement aux répliques
écrites ci-contre, à droite,
et avec des temps entre chaque phrase qu'il
remplit en faisant des jongleries sur son violon.

LE LECTEUR, sourdement.
C'est vrai, ce qu'il dit, il me tient;
et c'est lui qui l'a, le moyen;
moi, je n'ai rien, je n'ai plus rien.

LE DIABLE
Moyen unique ! Remède unique !
Musique, musique, musique !

Arrêt brusque.
Puis le lecteur s'adresse tout à coup au soldat.

LE LECTEUR
Hardi ! Vas-y quand même !
Saute-lui dessus, casse-lui les reins !

LE DIABLE
Il n'y a qu'elle, cher ami...

LE SOLDAT, *sans bouger.*
C'est pas un homme, je ne lui peux rien.

LE DIABLE
Pour toi, c'est fini...
f... i... fi... n... i... ni...

LE LECTEUR
Que si ! Que si !
Tu lui peux quelque chose, je te dis;
lui, il te tient encore,
parce que tu as de l'argent à lui.

Le soldat lève la tête et regarde le lecteur.

Débarrasse-toi de cet argent, tu es sauvé.
Joue aux cartes avec lui; il va te le gagner.

LE SOLDAT, *brusquement.*
Jouez-vous ? On a de l'argent.

LE DIABLE, *s'arrêtant étonné.*
Comment ?

LE SOLDAT
Je vous dis : Voulez-vous jouer ?

LE DIABLE
Cher ami... (*il prend une chaise*).
Mais très volontiers. (*il s'assied*).

LE LECTEUR, *au soldat.*
Il gagnera, il veut toujours gagner. Toi, tu vas perdre : il sera perdu.

LE SOLDAT,
sortant de l'argent de ses poches.
De l'or, des billets, des écus.

LE DIABLE,
déposant le violon sur ses genoux.
Très bien !

LE SOLDAT
Combien ?

LE DIABLE
Dix centimes le point.

LE SOLDAT

Deux francs le point, pas un sou de moins.

LE DIABLE

Si vous voulez, mais attention !...

Le soldat bat les cartes. Le diable coupe.

Plus de livre, plus de violon;
restaient les petits sous, les petits sous s'en vont...

Ils jouent. Le diable gagne.

Ensuite ce sera la fin... vous n'aurez plus rien,

Ils jouent. Le diable gagne.

plus rien que la faim. F... a... i... m..., faim !

Ils jouent. Le diable gagne.

Tu vois; jamais plus, jamais plus ! Tu iras
pieds nus, tu iras tout nu.

LE LECTEUR, au soldat.

Hardi ! Cent sous !

LE SOLDAT

Je dis : cent sous.

LE DIABLE, déjà assez difficilement.

Tu... tu es fou !

Ils jouent. Le Diable gagne.

LE LECTEUR, criant.

Cinquante francs !

LE DIABLE, parlant avec peine,

et mettant le violon sous son bras.

Doucement... monsieur... dou... cement...

Ga... gné quand même.

LE LECTEUR, s'adressant au soldat.

Tout ton argent !

LE SOLDAT

Tout mon argent !

*Il sort de sa poche tout ce qui lui reste d'argent
et le jette sur la table.*

LE DIABLE, se levant lentement.
As de pique, as... de... pique... et ... toi ?

LE SOLDAT
Reine de cœur !

LE DIABLE
C'est.... c'est... encore moi.

Il chancelle

LE LECTEUR
Tu vois, tu vois !

*Le soldat écarte sa chaise, met les mains sur ses
cuisses et, penché en avant, considère le diable
qui chancelle de plus en plus.*

Tu vois, tu vois, il va tomber !
Attends. A présent, lève-toi.
Donne-lui à boire ! Ca le remettra !
Dis-lui : «A votre bonne santé !»

LE SOLDAT, s'approchant du diable avec le verre.
Tenez ! Ca vous remettra.

Le diable, titubant, fait un geste.

Je vous dis de boire, tenez !

Il le force à boire. Remplissant le verre.

Et je bois à votre santé.

Remplissant de nouveau le verre.

Encore un !

LE DIABLE
Vooouuus a... bu... sez !...

LE LECTEUR
Attention ! Il va tomber.

*En effet, le diable tombe sur la chaise
puis le haut de son corps se renverse sur la table.*

LE SOLDAT

On est léger ! On est léger !

*Il se penche sur le diable
et tend la main vers le violon.*

Eh ! Eh ! Peut-on essayer ?

Mouvement convulsif du diable.

LE LECTEUR

Il n'en a pas encore assez !

LE SOLDAT, vidant le verre à plusieurs reprises
dans la bouche du diable.

Ah ! C'est comme ça.

Eh bien, tiens !... Tiens !... Tiens !...

Il attend un instant. Le diable ne bouge plus.

LE LECTEUR

A présent, tu reprends ton bien.

Le soldat s'empare du violon et se met à jouer.

Musique : petit concert.

On baisse le rideau.

LE LECTEUR,

pendant le petit concert, en criant :

Mademoiselle, à présent, on peut le dire,
sûrement qu'on va vous guérir.

On va tout de suite aller vers vous,

Parce qu'à présent, on peut tout.

On va venir, on va oser,

parce qu'on s'est retrouvé.

On va venir, on se sent fort;

on a été tiré de la mort, on va vous tirer de la mort.

Fin du petit concert.

La chambre de la princesse.

Elle est couchée sur son lit et ne bouge pas.

Le soldat entre et se met à jouer.

*La princesse ouvre les yeux et se tourne vers le
soldat. Elle sourit.*

Fin de la musique.

Le soldat et la Princesse

tombent dans les bras l'un de l'autre.

Le Diable arrive en marchant à quatre pattes.

Il supplie le soldat de lui donner le violon.
Il essaie de le lui arracher,
tandis que le soldat le menace de son archet.
Le soldat a une idée : il se met à jouer du violon.
Le Diable est obligé de danser.
Il se contorsionne, et essaie de retenir ses jambes avec ses mains.
Il finit par être épuisé et tombe à terre.
La Princesse et le soldat sortent le Diable en coulisse,
en le tirant par les pieds.
Ils reviennent sur la scène
et tombent dans les bras l'un de l'autre.

LE DIABLE, passant brusquement la tête
par la porte du fond :
Ça va bien pour le moment,
mais le royaume n'est pas tant grand.

Le soldat et la Princesse se tournent vers le
Diable, puis reprennent leur attitude.

Qui les limites franchira
en mon pouvoir retombera !

Même jeu.

Ne poussez pas plus loin qu'il est permis,
sans quoi Madame sera forcée de se remettre au lit;
et, quant au Prince son époux,
qu'il sache qu'à présent ma patience est à bout !...

Même jeu.

On le mènera droit en bas où, tout vivant, il
rôtira !

Musique : choral. On baisse le rideau.

LE LECTEUR

Il ne faut pas vouloir ajouter à ce qu'on a
ce qu'on avait,
on ne peut pas être à la fois qui on est
et qui on était
On n'a pas le droit de tout avoir : c'est défendu.
Un bonheur est tout le bonheur;
deux, c'est comme s'ils n'existaient plus.

Reprise du choral.

«J'ai tout, j'ai tout», pense-t-il.

Mais un jour, elle, elle lui dit :
«Je ne sais rien encore de toi;
raconte-moi, raconte-moi un peu de toi.»

Reprise du choral.

«C'est que... c'est dans le temps, tout là-bas,
dans le temps que j'étais soldat;
tout là-bas chez ma mère dans mon village,
loin, bien loin, et j'ai oublié le chemin.»

Reprise du choral, et fin.

«Si on y allait ?» «C'est défendu.»
«On sera vite revenus,
et personne n'en saura rien !»

Elle le regarde, elle lui a dit :
«Tu en as bien envie, toi aussi !...
Que si !... Que si !... Que si !...
Oh ! Si, je vois bien», a-t-elle dit.
Et il disait : «Venez ici.»
Mais elle : «Pas avant que vous n'ayez dit oui.»

Et alors il a réfléchi, et il se disait :
«Pourquoi pas ?
Peut-être que ma mère me reconnaîtra, cette fois;
elle viendrait habiter avec nous,
et, comme ça, on aurait tout.
J'aurais tout ce que j'avais avant
et tout ce que j'ai à présent...»

Le Diable, habillé en rouge, passe devant le rideau.

Ils sont partis, ils sont près d'arriver.
On commence à voir le clocher.
Voilà, à présent, la borne frontière.
Elle, elle est restée en arrière.

Le Diable passe de nouveau devant le rideau.

Il l'appelle, il s'est retourné...

*Le rideau se lève.
Même décor qu'à la seconde scène :
le clocher du village et la borne frontière.
Le soldat s'est retourné
et fait des signes à la Princesse.*

Il se remet en marche, il arrive à la borne.
Le Diable se plante devant lui.
Il a de nouveau le violon, et il se met à jouer.
Musique : Marche triomphale du Diable.
Le soldat baisse la tête. Il se met à suivre le
Diable, très lentement, sans révolte.
On entend la Princesse qui l'appelle au loin,
dans la coulisse.
Le soldat s'arrête un instant
Le Diable insiste pour qu'il le suive.
Le Diable et le soldat sortent de scène.
La Princesse appelle une dernière fois.
Le rideau se baisse.
Fin de la musique.